

Je suis né en 2019. Je suis un soldat de la Guerre Nouvelle.
Je suis un champion.

Je ne vais pas mourir le jour de mon vingt-neuvième anniversaire.

Répète, vas-y, répète.

Je suis né en 2019. Je suis un soldat de la Guerre Nouvelle.
Je suis un champion.

Je ne vais pas mourir le jour de mon vingt-neuvième anniversaire.

Une dernière fois, et c'est bon.

Je suis né en 2019. Je suis un soldat de la Guerre Nouvelle.
Je suis un champion.

Je ne vais pas mourir le jour de mon vingt-neuvième anniversaire.

CHAPITRE I.

Il va y avoir du sport

Nous sommes sur le point d'émerger du long tunnel qui relie notre vestiaire au champ de bataille quand on nous ordonne de stopper.

Au loin, montent de puissantes clameurs. Le public s'impatiente dans les tribunes sécurisées. Ceux qui peuvent se payer le billet pour les combats « live » ne sont pas les premiers venus. Des actrices qui se protègent du soleil avec des ombrelles, de grands capitaines d'industrie en tenue décontractée, des artistes à lunettes noires. Face à un écran de plus de deux cents mètres de large, les nantis venus du monde entier vont suivre la rencontre avec explosions en toile de fond. Le privilège de dire « j'y étais ». Le grand frisson sportif. D'autres patientent en grignotant des aliments riches en graisses saturées au fond de leurs canapés. La grande majorité est plantée devant les écrans de rue, dans un calme relatif.

On interrompt la diffusion de notre hymne.

Le speaker annonce que les Vénézuéliens ne sont pas prêts.

Une vague d'impatience passe sur le public huppé.

Gros Luc retire son casque et égrène un chapelet d'injures à l'attention de nos adversaires du jour, « ces putains de gominés, ces brèles de latinos » qui, d'après lui, manquent de la plus

élémentaire correction. Je n'abonde pas dans son sens. Je considère cet ami de deux mètres seize et cent quarante-cinq kilos avec la même curiosité que lorsque nous étions enfants. J'ai toujours le sentiment qu'il n'a pas une nature différente de la mienne, mais qu'il appartient plutôt à une autre classe de vertébrés. Je lui demande pour la troisième fois aujourd'hui pourquoi il est parmi nous. N'est-il pas censé être en permission ? Pour la troisième fois, il hausse les épaules, avale un deuxième micron, daigne répondre.

– Tu seras bien content de me trouver tout à l'heure.

Gros Luc est sous mes ordres, mais surtout, Gros Luc est depuis deux mois le Numéro Un. Une position qu'il est difficile de tenir bien longtemps dans notre discipline.

Derrière nous, un soldat crie, exaspéré :

– Putain ! Laissez-nous y aller, merde !

D'autres renchérissent, sifflent. Les chefs de section rappellent à l'ordre. Moi, je laisse gueuler. Aujourd'hui, c'est notre troisième rencontre de l'année. Et le motif du conflit m'échappe. Je cherche. Je ne me souviens plus pourquoi je suis là. C'est sans doute l'émotion. Ou la dope. Putain, pourquoi on est là ? Concentre-toi. Le tunnel vibre d'une peur agressive et pue la sueur acide. Nous sommes contraints à un surplace glaçant. Trois cents paires de chaussures de combat piétinent le béton. À travers la cloison, dans le couloir parallèle, on perçoit le grondement de nos blindés, eux aussi au point mort. Je sais l'angoisse de leurs occupants engoncés dans l'acier. Je me tourne vers l'arrière de notre colonne. Les hommes sont de plus en plus agités, yeux rougis, pupilles dilatées. Nombreux sont ceux qui gobent un micron de plus ou qui se tracent une ligne de war dust sur la crosse de leur arme.

Un lieutenant hurle à s'en déchirer la gorge :

– Gardez la haine !

Et puis, c'est le bouquet, un nouveau contretemps va retarder notre sortie de près d'une demi-heure.

Des manifestants anti-Guerre Nouvelle ont paraît-il envahi le terrain. Gros Luc préconise qu'on y aille quand même, « qu'aux premières balles au ras des oreilles, ces pacifistes de merde vont rentrer chez eux avec le froc trempé ».

J'ai hâte d'y aller aussi. Qu'on en finisse pour aujourd'hui ou pour toujours. Cette attente est tuante.

Et puis notre Général lâche enfin sa formule rituelle via les haut-parleurs plaqués aux parois du tunnel, « *Il va y avoir du sport!* ». Une ovation sauvage lui répond.

* * *

Dehors, nous découvrons les Vénézuéliens déjà alignés face aux caméras, le menton à l'horizontal. Avec des aboiements hystériques, leurs chefs de section les exhortent à se dépasser et à jouer collectif. À ne pas se laisser impressionner par une bande de pédales surpayées. À nous massacrer sans crainte.

Et dès le premier coup de sirène, c'est ce qu'ils font.

Ce sont des blocs compacts qui défoncent nos lignes, et leurs blindés légers surgissent derrière nous sans que je comprenne comment, nous coupant toute retraite, lâchant dans l'air des nuées de balles traçantes grosses et bruissantes comme des saute-relles africaines.

En moins d'une heure, nous perdons une centaine d'hommes, tués ou hors de combat.

Lors d'une accalmie de coups de feu, des sifflets et huées nourris me parviennent des tribunes.

Et puis nous bougeons d'une position à l'autre, au gré des ordres radio, sans qu'on nous prenne pour cible. Je ne traîne plus alors que trois équipiers avec moi. Gros Luc, sourire dingue aux

lèvres, Franck, un type cruel auquel je ne me fie pas, et Baptiste, un Guadeloupéen très agité qui peste et jure, parce que c'est son île natale qui est en jeu aujourd'hui, et qu'il y a une forte probabilité pour que sa langue officielle soit bientôt l'Espagnol.

Je me souviens pourquoi on se bat.

Nous manœuvrons sans essayer un tir pendant encore une demi-heure.

Jusqu'à ce petit bois où nous sommes censés nous regrouper avec ce qu'il reste de quatre autres sections. Nous n'avons pas le temps de nous compter que nous sommes pris entre deux feux. Entre les rafales des Vénézuéliens et les tirs de notre propre artillerie qui pilonne le secteur au petit bonheur la chance.

Un sifflement grave, un éclair blanc, un craquement surpuissant, et un fracas enflammé se propage à hauteur d'homme sur cent mètres. Le souffle d'un dragon. En quelques secondes, les fougères sont réduites en une poussière brûlante, les troncs des chênes et des bouleaux sont transformés en allumettes géantes et tordues. Nous avons la chance de nous trouver au centre d'une petite clairière. À plat ventre, encore vivants, après une courte visite en enfer. L'air est saturé d'une odeur d'homme rôti. Je crie aux trois autres de me suivre et ma voix atteint des aigus dont je ne la soupçonnais pas capable. Mon petit groupe jaillit du bois incendié à travers un couloir de végétation miraculeusement épargné, et plonge dans un cratère d'obus boueux. Mon visage et mes bras sont lacérés. En lisière du petit bois, je peux voir une équipe de *Global* qui filme des fantassins embrasés.

À l'Est, la 2^e division blindée vénézuélienne prend position pour passer à l'offensive finale sur notre QG.

Échec et mat.

On prend la branlée de la saison.

Je me dis qu'on est aussi bien au fond d'un trou. D'autant qu'à y regarder de plus près, je me rends compte que Franck

a la main gauche arrachée. Il a perdu connaissance. Baptiste, l'Antillais, lui a fait un garrot. Il lui administre un shoot d'adrénaline dans le thorax, lui colle des claques. Franck rouvre un œil, et replonge.

– Et nos avions, ils sont où ? s'étonne Gros Luc en se hissant prudemment à mes côtés, hors de terre.

Je l'informe qu'il ne faut pas compter dessus dans l'immédiat. Nos deux derniers jets ont écopé d'une pénalité de vingt minutes pour refus de combat.

Gros Luc se laisse glisser en arrière sur le ventre. Moi aussi.

J'estime que Franck est mort maintenant. Baptiste me scande des trucs en créole à quelques centimètres du visage. Je crois voir les crocs d'un chien claquer. Il perd la tête. À tous les coups, il a mal dosé sa dope. C'est un art de doser, de ne pas céder à la gourmandise. Mais quoi qu'il en soit, on ne peut pas être soumis aux mêmes règles qu'un haltérophile ou un sprinter. De tout temps, les troufions sont montés à l'assaut chargés comme des mulets, ou avec un flingue dans le dos pour les convaincre de se montrer braves. Mais tout le monde ne tient pas la dope comme Gros Luc. Baptiste a trop forcé sur le stimulateur de bravoure. Il tente maintenant de s'arracher le peu de cheveux crépus qu'il a sur le crâne en gémissant comme un damné. Gros Luc lui demande de la fermer. Il ne la ferme pas. Gros Luc l'agrippe par le col, presse son front contre le sien et lui murmure quelque chose. L'Antillais finit par se taire.

Je m'apprête à lancer un appel radio pour savoir si l'on peut être évacués quand ça crachote dans mon casque.

– *sec... 2, répon... Ici QG, ... ion 2...*

– Section 2 à QG. Je vous reçois 1 sur 5. Sommes coincés à environ deux kilomètres à l'ouest de chez vous. Plus de matériel puissant, trois hommes seulement avec moi, dont un blessé grave. On reste à couvert jusqu'au coup de sirène.

– *Négatif sec... on 2, vous ret... nez au bois.*

– Pourquoi? Putain, non!

– *On a besoin de 15... ures de diversion avec les blindés. Les images de Canal Global nous signalent la... sence d'armes antichars abandonnées sur place, et vous êtes à 300 mètres maxi...*

– Je ne vous entends plus QG.

– *Fous-toi... ma gueule, et tu vas pas être déçu des sanctions.*

Gros Luc chantonne une comptine dans laquelle il est question de loup et de forêt.

Je ne vois personne entre nous et le bois calciné. Les blindés sont loin.

Je dis à Gros Luc que c'est maintenant ou jamais. Nous sortons comme deux fous, abandonnant Roger et Franck au fond du trou.

Arrivés sur place, nous cherchons fébrilement les fameuses armes, pliés en deux comme si ça limitait les risques de se ramasser un projectile.

Un drone de *Global* sort de nulle part et bourdonne au-dessus de nos têtes, ses caméras braquées comme des mitrailleuses. Cette saloperie risque d'attirer l'attention de l'ennemi. Du coup, nous rampons carrément. Et puis, aux côtés d'un type brûlé à un degré tel qu'il est difficile d'imaginer qu'il ait pu courir jusqu'ici, je mets la main sur un tube antichar. Je le regrette aussitôt. Nous sommes à découvert, sans appui. Est-ce bien malin de se manifester? Nous restons à plat ventre un moment, mais je finis par abaisser le cran de sécurité et j'ajuste un blindé dans la mire électronique en me disant que je tremble trop, et qu'il est trop loin pour que je tape dedans.

Le mini-missile fuse pourtant à mille deux cents mètres par seconde selon une trajectoire parfaite.

En plein dans le mille.

Un court silence, une respiration et le véhicule et tous ses

occupants volent en éclats. La densité de l'uranium a frappé pile au bon endroit.

Dans mes jumelles, je vois les autres blindés qui font volte-face et envoient une volée de gros pruneaux dans notre direction. Ils ne nous ont pas encore précisément localisés et les obus s'abattent à une cinquantaine de mètres. Nous ne bougeons pas une oreille sous la lourde pluie de boue et de cailloux.

Deux tanks se détachent du groupe et avancent vers l'endroit où nous tentons vainement de nous enfoncer dans le sol. Mes testicules sont réduits à deux raisins secs.

La puissante sirène de fin de partie retentit alors.

Notre QG vient de se rendre.

Nous nous relevons, levons les bras.

Les chars grincent en s'immobilisant.

Les tankistes Vénézuéliens descendent et nous échangeons nos casques en nous tapant dans le dos.

Nous sommes tous très heureux de rentrer aux vestiaires et de prendre une bonne douche.

CHAPITRE II.

Guerriers sans repos

Les soirs de guerre, je sors toujours. Pour me prouver que je suis bien vivant. Pas ce soir. Nous venons de vivre la troisième rencontre de la saison, une autre est déjà prévue, et pas des moindres, et cela commence à faire beaucoup. En ce qui me concerne. Gros Luc n'en a jamais assez. Après les soins – pansements pour mes bras, cinq points de suture pour ma joue, massage pour mon dos, court entretien avec le psy – je retrouve mon ami dans le parking souterrain. Il me raccompagne chez moi dans son break Luxgen aussi imposant qu'une péniche de débarquement. Il n'a pas envie de sortir non plus mais a sans doute besoin de compagnie, car après s'être garé dans la descente étriquée de mon garage, il verrouille sa grosse bagnole à essence et me suit dans la maison sans me demander mon avis. Nous saluons mon père qui est assis devant le murécran du salon. Il nous répond « mmh mmh ». Il ne nous interroge pas sur le déroulement du combat. Il a suivi notre déconfiture en direct, et il nous savait vivants avant que nous ne rentrions : nous n'avons pas été portés au nombre des « tombés pour le pays » qui défilent traditionnellement au générique. Il donne l'impression d'être tout entier absorbé par l'intrigue d'un film cinquantenaire comme lui, et il ne nous accorde pas un regard.

Nous hésitons à nous installer en sa compagnie. Il ne nous y invite pas. Je propose à Gros Luc de boire un verre dans ma chambre. Dans l'escalier, mon camarade me déclare, sans que je sache s'il plaisante ou non, qu'il aime vraiment bien mon père.

Une fois étalé sur mon lit, Gros Luc entreprend de refaire le match en avalant sa première pinte de whisky coca. Il regrette que le Bataillon ne prenne pas plus de risques. D'après lui, nous jouons trop en défense et perdons mille occasions de faire la différence. Je ne partage pas ses orientations stratégiques de viking. Je lui suggère de s'adresser directement à nos supérieurs, plutôt que d'essayer de convaincre son chef de section et ami d'enfance. Je lui assure qu'il aura bientôt l'occasion d'exposer ses idées offensives et de faire preuve de dynamisme sur le terrain. L'entraînement va reprendre illico, et vu la tannée que nous venons de ramasser, la séance de décrassage sera carabinée.

Je lui demande des nouvelles de sa santé, s'il a levé le pied avec les drogues. Il me répond « impeccable », en tripotant la petite tête de mort en argent qui pend à son cou de taureau. Je dois avoir l'air incrédule. Il frictionne ses cheveux roux coupés ras et me murmure presque :

- Il faut que je sois au top.
- Le commandement va finir par s'agacer de tes excès.
- Le commandement, je l'emmerde. Je suis une superstar, oui ou non ?

Je n'insiste pas. Je n'en ai pas la force. Et puis Gros Luc est en effet une star. Une star sans grade, du fait de son indiscipline, mais sans conteste le plus médiatisé d'entre nous. Car si nous sommes tenus de suivre des règlements militaires, ce sont les annonceurs et les supporters qui font la loi. Et depuis presque deux ans, Gros Luc leur offre régulièrement leur ration de bravoure, de violence et de scandales. Et ça paye. Sa cote auprès des médias et des fans est stratosphérique, son salaire

et les rémunérations des sponsors dépassent l'entendement. Si la vie n'a pas de prix, il ne brade pas la sienne. Et aujourd'hui plus que jamais grâce à son titre officiel de Numéro Un. Gros Luc va gagner encore plus d'argent. Le revers de la médaille, c'est qu'il est dans le même temps devenu la cible n° 1, le soldat qu'il convient de descendre pour monter dans le classement.

Et pourtant, Gros Luc a toujours hâte d'y retourner, au point d'ignorer les trêves imposées, se sentant plus libre et plus puissant que David Charles, notre général de Bataillon. Gros Luc est ainsi.

Il avale trois gélules non identifiées, saisit la bouteille de Lagavulin d'une main et la bouteille de coca de l'autre, et compose son deuxième cocktail en mixant les breuvages à gros bouillons.

Ma joue et mes bras me brûlent. Je sens qu'une migraine cherche à s'installer, mais par flemme, et aussi pour ne pas risquer d'affronter la mauvaise humeur de mon père, je renonce à descendre chercher dans l'armoire à pharmacie familiale de quoi la repousser. J'allume le murécran tandis que Gros Luc se sert déjà un troisième whisky dosé comme une limonade.

Sur *Global War*, c'est le résumé de la rencontre. Des reporters de guerre témoignent. Des invités donnent leur avis. Le public envoie des messages enragés qui défilent non-stop au bas de l'écran. Je change rapidement de canal, tombe sur un feuillet publicitaire dans lequel Gros Luc joue comme un pied, puis consulte machinalement des dizaines de programmes avant de finalement éteindre. Mon compagnon d'armes regarde le plafond, les yeux réduits à deux fentes brillantes.

– Tu sais... il faudrait que tu saches...

– Quoi ?

Il hésite, la bouche ouverte.

– Bon anniversaire, finit-il par dire.

Il ferme les yeux. Les bras le long du corps. Le whisky coca agit peut-être enfin. Je frotte mon front brûlant. Il s'endort

rapidement. Son torse puissant se soulève bientôt à un rythme régulier. Un soufflet de forge. Je le regarde un moment. Je renonce à lui enlever ses chaussures. Je renonce à enlever les miennes. Je me sers un Nikka que je noie sans vergogne d'eau gazeuse, et je m'étends à ses côtés, tout habillé. Je reste un moment comme ça, sans parvenir à penser à quelque chose d'agréable. J'étouffe, je me relève, je remonte les stores, j'ouvre la fenêtre. Notre banlieue est plongée dans l'obscurité, survolée de drones aux feux clignotants. Je ne finis pas mon verre. Je me recouche. J'éteins la lumière. Une explosion. C'était loin. Peut-être de l'autre côté de la ville. Encore un attentat ? Je me fous de le savoir. Je sombre, m'évanouis dans un mauvais sommeil.

Cette nuit, je rêve de Jeanne pour la première fois. Elle chevauche un homme sans visage en pleurant à chaudes larmes. Elle remue les hanches comme jamais je ne l'ai vu faire, obscène et désespérée. Elle me répète mécaniquement : « c'est ta faute, c'est ta faute, c'est ta faute ». Je me réveille en nage avec un marteau-piqueur sous le cuir chevelu. Gros Luc prend toute la place et, ronflant à présent, m'enlace d'un bras de la circonférence d'une cuisse. Un beau sujet pour les médias people : « L'instant love de deux guerriers ». Je le repousse. J'ai un mal fou à me rendormir.

Plus tard dans la nuit, son écrancom sonne. Dans un demi-sommeil, je l'entends injurier et menacer son interlocuteur d'une voix sourde. Je lui donne un coup de talon pour qu'il se taise.

* * *

Aux aurores, nous sommes réveillés par mon père, « à la militaire ».

Gros Luc s'étire, lui offre un bon sourire.

Mon père ne le lui rend pas. Le vieux a sa tête des mauvais jours. Il dit des banalités mais ses phrases sont hachées comme

MICRON NOIR

s'il proférait les pires horreurs. Il jette de secs coups d'œil dans tous les coins de ma chambre. Il passe sans cesse la main dans ses longs cheveux poivre et sel. Je le sens une fois de plus empli de colère et de déception. Éprouvé par la tension extrême que je lui ai fait subir ces derniers jours, il se prépare à me faire passer à la caisse avant que j'aie pu boire un café.